

22 janvier 2019, Catherine Weil

12 02 2019

WISSEMBOURG Lycée Stanislas

Un spectacle aux confins de la folie

Le 15 janvier, le lycée Stanislas de Wissembourg a accueilli dans une de ses salles de cours le dérangeant spectacle *20 novembre*, de la compagnie Alexandre, relatant l'action mortifère du 20 novembre 2006, à Emsdetten en Allemagne, où un jeune homme s'était introduit, armé, dans son ancien lycée.

« **AU DÉBUT**, je ne savais pas vraiment à quoi m'attendre étant donné que personne ne nous avait expliqué concrètement l'histoire [...] Puis, quand j'ai commencé à comprendre, je me suis dit que le personnage [...] était devenu fou à force d'être maltraité par ses camarades et par ses profs. [...] Je me suis mise à sa place et je me suis sentie triste pour lui. » C'est ainsi que débute les premiers mots de Sarah B., une élève de terminale GA (gestion administration) de la classe de Jennifer Masson, son professeur de français, au lendemain de la représentation. Très touchée par ce qu'elle a découvert, elle a employé des mots simples et émouvants, qui résumant parfaitement le bouleversement qu'a pu provoquer le spectacle *20 novembre*. Comment appréhender le fait qu'une souffrance, aussi



Dans *20 novembre*, spectacle faisant partie de la programmation de la Nef, Mathurin Voltz, inspiré, au milieu des spectateurs. PHOTO DNA

réelle et profonde que celle de Sebastian Bosse, puisse provoquer un tel acte (37 personnes, camarades et professeurs, ont été blessées ce jour-là)? Comment écouter et recevoir les paroles interprétées par l'excellent et habité Mathurin Voltz, alors qu'elles ont été, soit écrites, soit prononcées par le jeune meurtrier en puissance, des paroles « vraies », des mots terribles qui ont précédé la tentative criminelle? Si la souffrance peut être entendue, son « massacre » (l'incredible chance est qu'il n'y a eu

« que » des blessés) n'est absolument pas justifiable ni défendable. Or, si Lars Norén a écrit son texte à partir de ce « matériau vivant », c'est pour offrir à son travail une « charge » polémique, une empreinte particulière, un relief, une portée, aussi terrible et aussi brutale que le geste commis. Car, et c'est son parti pris, notre société déshumanisée, déstructurée engendre de tels actes de barbarie! Nous vivons dans un monde potentiellement violent, à l'école, à l'écran, dans les jeux vidéo, dans la rue,

sur les terrains de sport, dans le langage utilisé par beaucoup...

Terrible paradoxe

« Il m'a fait comprendre qu'il faut écouter les personnes et essayer de les aider le plus possible avant qu'il ne soit trop tard », complète Céline S., une camarade de classe de Sarah. Tous ont été touchés par ce paradoxe terrible que vivent les spectateurs, l'alternance de compassion, — entre les propos rudes mais aussi touchants du criminel comme quand il dit : « Je sais que

vous êtes là. Vous me regardez mais je suis seul. C'est pas grave, j'ai l'habitude, c'est pas grave. » —, et le terrible effroi des victimes quand ils entendent « j'ai tout ce qu'il faut, le couteau, la ceinture de dynamite, des bombes fumigènes, des armes qu'on charge par le canon, le fusil, des munitions pour toute une ville. J'aurais dû avoir du gaz aussi. Mais c'est tellement long. »

Lena Kaufan, la metteuse en scène, a joué habilement de cette situation extrême, de cette tension entre la vie et l'indicible. Ambiance sombre, chaleur, fumée, lumière froide, terne et partielle des néons, un mobilier scolaire qui sert de cadre au soliloque déprimé et tragique d'un fou, et ce parti pris extraordinaire de placer les spectateurs dans une situation inédite, de les prendre en otage! La mise en abyme est, pour le coup, terrifiante : « Le spectacle m'a rappelé quelques mauvais souvenirs... », conclut Céline et la jeune adolescente de livrer sa souffrance sur une feuille de papier...

20 novembre est le cri de détresse d'une jeunesse perdue et sans repère. C'est aussi la tumeur maligne d'une société qui se délite et dont les hommes peinent à défendre leurs valeurs. ■

Ca. W.